

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 32

Artikel: Gredins d'inventeurs !
Autor: Fourier, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197036>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

part à l'expédition chargée de ramener en France les cendres de l'illustre exilé, son départ fut fêté, au *Cercle de l'Espérance*, dans un gai et charmant souper offert par ses amis. Il en fut de même à son retour.

Nous nous souvenons d'avoir vu chez le capitaine Noverraz, à la *Violette*, une grande vitrine, qu'il tenait de son oncle, et dans laquelle celui-ci avait exposé divers objets ayant appartenu à son ancien maître, ainsi que quelques souvenirs de Ste-Hélène : une selle, des éperons, deux gilets de piqué blanc, la grosse clef de Longwood, des morceaux du bois avec lequel on avait fait le cerceau de l'empereur, des cheveux de celui-ci, etc.

Si nous ne faisons erreur, la plupart de ces objets ont été offerts, il y a déjà plusieurs années, au Musée cantonal, par le capitaine Noverraz.

L. M.

Comment on devient clown.

Le cirque Lorch vient de nous quitter après un court séjour sur la place du Tunnel; ses représentations ont été suivies par un très nombreux public; les clowns Bimbo, Auguste et Guiseppa, en particulier, ont fait la joie des enfants.

Footit, le brillant « paillasse » du *Nouveau Cirque* à Paris, a raconté comment on devient clown.

La profession se transmet généralement de père en fils. Tout jeune, l'enfant court dans le cirque, s'exerce à marcher sur les mains, à se courber en arrière pour toucher la terre; il s'habitue au vertige en paraissant au-dessus des pyramides humaines.

On croit généralement que l'enfant du saltimbanque est soumis à des exercices ayant pour but de lui désarticuler les membres, d'en faire, comme l'on dit, un désossé. Il n'en est rien, paraît-il. On voit néanmoins des enfants de cinq ou six ans, qui se livrent déjà aux charmes du saut périlleux et font avec aplomb le grand écart. Le corps, à cet âge, n'est pas assez fort pour supporter de pareils exercices; à vingt-cinq ans, le jeune phénomène sera fourbu, et, le corps abimé, les jambes cagneuses, il sera obligé de renoncer à son métier et ira rejoindre la grande armée des miséreux.

La plupart ne commencent l'apprentissage qu'à douze ans. Ils débutent par la gymnastique, par des mouvements d'assouplissement et terminent par les exercices d'acrobatie. Le saut périlleux, qui couronne la série, demande une étude longue et difficile. Enfin, le grand pas franchi, et le premier saut, timide encore, exécuté le soir sous la tente, on fête, verre en main, cet heureux événement, qui fait de l'enfant un acrobate capable désormais de gagner sa vie.

Mais avant d'arriver à ce résultat, que de taloches, de chutes malheureuses récompensées quelquefois par les coups de chambrière. Malheur à celui qui « prend un rat » au moment de sauter. « Prendre un rat », en argot de cirque, c'est « prendre le trac » en argot de théâtre.

Si le jeune artiste a quelque esprit, s'il est beau parleur, de clown sauteur il devient alors clown parleur. C'est lui qui invente ces saynètes qui font pâmer de rire petits et grands.

Mais les débuts sont durs, la paie souvent médiocre, plus souvent encore réduite par les amendes infligées par un régisseur impitoyable.

Croiriez-vous que les clowns ont la passion de la famille? Il n'est pas rare de trouver des ménages d'acrobates où l'âge du mari et celui de la femme additionnés, n'atteignent pas plus de trente-sept ou trente-huit ans. Les enfants

ne se comptent pas. Ce sont, du reste, presque toujours, de fort braves gens, très économes, vivant de leur mieux, malgré la modestie de leurs appointements. Détail typique: ils ont un profond mépris de l'écuyère de haute école, qui ne fait pas un métier dangereux et porte des brillants aux doigts et aux oreilles.

Tootit, fils d'un *manager* de cirque, a commencé par être écuyer; il débuta à l'âge de dix-huit ans à Bordeaux avec 500 francs d'appointements mensuels. Une nuit, il joua, et perdit son cheval contre 25 louis. Son directeur le garda pour faire des « exercices à terre » à raison de 300 francs par mois. Mais la fortune guettait Footit, dont le succès grandit rapidement; sa réputation le fit arriver à Paris, où il gagne des appointements superbes... il est devenu capitaliste.

Footit, qui est marié depuis l'époque de ses débuts à Bordeaux, a maintenant trente-trois ans; il est le digne successeur des célèbres clowns français Auriol père et fils, et Mazurier.

BOISVILLETTE.

Gredins d'inventeurs!

— Je ne peux pas sentir les inventeurs, dit le capitaine en retraite Pâtisseau, tout en préparant une absinthe au *Café du Globe*, une absinthe qu'il étendait d'eau avec d'innombrables précautions; les inventeurs sont tous des gredins, des propres à rien, qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas pour se rendre intéressants.

C'est surtout depuis qu'un de ces chenapans a empoisonné mon existence que je ne peux plus les voir.

Une après-midi, j'étais tranquillement chez moi occupé à fumer ma pipe et à noter mes pensées, car je suis comme les grands écrivains, je prends des notes. A l'exemple de Victor Hugo, qui avait toujours à sa portée, même la nuit, un crayon et du papier, j'ai toujours un calepin sous la main.

J'étais donc en train de consigner sur mon calepin que le fourrier de la compagnie ne m'avait pas présenté son cahier d'ordinaire, quand on frappa à la porte.

— « Entrez, » que je dis.

Un individu, qui marquait mal, une espèce de pouilleux, maigre, efflanqué, vêtu d'un veston pas boutonné, s'introduisit dans ma chambre à coucher qui me servait aussi de salon.

Il portait une valise à la main.

— « Qu'est-ce que vous voulez? que je lui demande.

— « Mon commandant...

— « Je ne suis pas commandant.

— « Mon colonel.

— « Je ne suis pas colonel, espèce de bourrique!

— « Mon général, ajoutez cet imbécile.

— « Je ne suis pas général; appelez-moi mon capitaine.

— « Je vous demande pardon.

— « Il n'y a pas de mal à cela.

— « Mon capitaine, excusez-moi de vous déranger; si j'ai pris la liberté de venir vous trouver, c'est que je suis inventeur.

— « Inventeur? Je vous remercie; je n'en ai pas besoin pour le moment, vous repasserez.

— « Laissez-moi continuer, mon capitaine.

— « Qu'est-ce que vous avez inventé? Encore une bicyclette qui se plie en soixante-quinze morceaux et que le troupière porte sur son dos; vous êtes le quarante-deuxième qui venez présenter de ces sales machines sur lesquelles on voit des civils mis comme des sauvages, voussant le dos, tirant la langue, les jambes à poil; bientôt ils iront tout nus, ma parole d'honneur!

— « Mon capitaine, qui me dit, je ne suis pas dans les bicyclettes.

— « Je vous en fais mes compliments; ne travaillez jamais dans ces affreuses machines-là.

— « Je ne m'occupe pas de vélocipédie.

— « Continuez.

— « Mon capitaine, je porte le plus grand intérêt à l'armée.

— « Vous feriez mieux de porter un veston plus propre; enfin, vous n'en n'avez peut-être pas.

— « Mon invention touche de près à l'armée.

— « Je ne vois pas ce qu'un civil peut bien inventer qui touche à l'armée.

— « Je suis sûr, mon capitaine, que vous voulez le bonheur du soldat.

— « Vous avez encore imaginé un mouchoir avec des cartes géographiques et le nom des rois de France; vous repasserez: en ce moment, je n'ai pas d'argent, ma masse d'habillement est à sec.

— « Je n'ai pas imaginé de mouchoir; je ne m'occupe pas de l'instruction du soldat.

— « Et vous faites bien, cela ne vous regarde pas.

— « Je ne m'occupe que de sa tranquillité.

— « Vous allez, comme un de vos pareils, me proposer un moyen de supprimer la guerre, grâce à un fusil qui abat une compagnie à la seconde. Si les soldats ne font plus la guerre, qu'est-ce qu'ils feront: des bas?

— « Non, mon capitaine.

— « Vous avez inventé une cuirasse en papier mâché qui renvoie les balles? Ou bien, vous êtes de force à faire comme ce capitaine d'artillerie qui s'est amusé à inventer un canon!

— « Mon capitaine...

— « Vous avez fabriqué un fusil inexplosible, un fusil qui ne part pas. Dans ma carrière, j'en ai expérimenté cent quatre-vingts.

— « Non, mon capitaine, ce n'est pas une arme nouvelle que j'ai inventée.

— « Vous allez me faire croire que vous avez trouvé la direction des ballons. Je la connais, celle-là. J'ai fait partie d'une commission chargée d'étudier un ballon dirigeable. L'inventeur, un idiot, avait construit un immense cerf-volant avec une ficelle... mais, vous ne comprendriez pas.

— « Je ne m'occupe que du repos du soldat.

— « Vous avez inventé les sommiers élastiques, peut-être?

— « Non, mon capitaine.

— « Quand le gouvernement voudra en payer aux hommes, nous ne demandons pas mieux que d'en toucher.

— « Mon capitaine, vous avez dû constater, comme moi, que le soldat est sans cesse en butte aux attaques d'un ennemi invincible.

— « Vous saurez qu'il n'y a pas d'ennemi invincible pour le soldat français.

— « Je veux dire un ennemi difficile à chasser, un ennemi qui s'attaque à son corps pour lui sucer le sang.

— « Je ne comprends pas; tâchez de vous exprimer correctement.

— « Oui, mon capitaine, un animal qui, permettez-moi de le dire, prend le meilleur du sang des enfants de la France pour s'en gorger avidement.

— « Qu'est-ce que vous me racontez-là?

— « Je veux parler des punaises, mon capitaine.

— « Vous ne pouvez pas le dire tout de suite!

— « Depuis longtemps, je cherche à résoudre ce grand problème social: la destruction des punaises.

— « Vous avez bien une tête à ça. Qu'est-ce qu'elles vous ont fait ces bêtes-là?

— « Elles troublent le sommeil des défenseurs de la patrie.

— « Sachez, qu'avec la sangsue, la punaise est l'animal qui s'attache le plus à l'homme.

— « Ce serait rendre un grand service à l'armée que de débarrasser les casernes de cet insecte répugnant.

— « Il y a longtemps que j'ai trouvé le moyen, moi.

— « Vous, mon capitaine?

— « Parfaitement. Dès que j'aperçois une punaise dans un châlit, je donne quatre jours de salle de police au caporal de la chambre. On n'en voit plus jamais.

Vous ne l'auriez pas inventé celui-là?

— « C'est un moyen un peu radical.

— « Radical vous-même.

— « Tandis que moi j'ai trouvé une liqueur qui détruit les punaises.

— « Une liqueur qu'il faudra faire prendre à chaque punaise; je vous vois venir.

— « Non, mon capitaine, cela ne serait pas pratique.

— « Je sais ce que je dis, peut-être?

— « Il suffira d'en enduire les différents effets de couchage et les punaises seront détruites instantanément. Cela n'est pas cher: un franc vingt-cinq le flacon; si vous en prenez seulement cinq cents, je vous ferai une réduction.

— « Je vous crois.

— « Cela ne brûle pas le drap, rien à craindre pour les couvertures.

— « Je l'espère bien, autrement je vous ferais

passer au conseil de guerre : détérioration d'effets militaires, cinq ans de travaux publics.

— « D'ailleurs, mon capitaine, vous allez pouvoir vous assurer vous-même que je ne mens pas ; j'en ai apporté.

— « De quoi ?

— « Des punaises.

— « Des punaises ! Voulez-vous me montrer les talons.

— « Mon capitaine, permettez-moi de faire une petite expérience : je vais verser quelques gouttes de ma liqueur dans une soucoupe, j'y plongerai des punaises et vous jugerez de l'effet produit. »

Voilà mon individu qui sort une grande boîte en fer-blanc de sa valise ; il la pose sur mon lit.

— « Ce sont des punaises, qui me dit.

— « Vivantes ?

— « Oui, mon capitaine.

— « Faites attention. »

Mon animal découvre sa boîte, fait un faux mouvement et renverse le tout sur mon lit.

Les punaises se mettent à courir des tous les côtés.

— « Gredin ! Canaille ! que je m'écrie, remportez ça ! » Ben ouiche, impossible de les rattraper ; je n'ai jamais pu m'en débarrasser.

Voilà pourquoi je ne peux pas sentir les inventeurs !

EUGÈNE FOURRIER.

Onna farça dè comi-voyageu.

Tot parai, y'ein a min à cliào comi-voyageu po fèrè dâi farcès et eindzaublià lè dzeins.

Dou dè cliào compagnons, revous coumeint dâi menistrès, aviont prâi lo trein dè la Brouye, avoué l'âo marmottès po allâ offri l'âo martchandi dein cliào veladzo dâi z'einverons dè Mâodon et dè Payerne.

Ion dè cliào lulus s'arrètâvè à Mâodon et l'autro dèvéssâi allâ tantqu'â L., onna gâra on pou pe llien ; adon coumeint cé dè Mâodon avâi assebin dâi praticués à L., sé décidâ dè l'âi allâ l'après-midzo et sé sont bailli lo mot po sé retrouvâ dein stu veladzo, à 'na toll hâorè, à la pinta dè coumouna.

Dein lo trein, noutrè dou comis, qu'étiout dâi tot bons, sé sont met a derè totès sortès dè gandoises et sé racontâvont lè farcès que l'aviont fè on pou pertot. Et ti cliào qu'étiout dein lo vagon et lè z'attutâvont sé tegnivont lo veintro d'ourè lè dou gaillâ débitâ cliào giueu-séri.

Quand l'ein uront prâo débliottâ, cé que dèvéssâi dècheindrè à Mâodon dese à l'autro :

— Pisque ye dussô allâ assebin à L. sta vé-prâ, vâo-tou fremâ avoué mé po dix botollies d'Epesses, qu'ein arveveint lè, ye fé traci lo tserrotton que mé ménèrà mé malles, tot mare nu dein lo veladzo ?

Coumeint la mounâ ne cotè rein à cliào gaillâ l'autro l'âi dese :

— Bin se te vâo, hardi, totsè la man !

Arrevâ à Mâodon, cé que dèvéssâi l'âi sé arretâ dècheind et l'autro modè pe llien avoué lo trein.

Dèvant midzo, cé dè Mâodon va fèrè 'na veria dein on part dè bouteguès et quand l'eut senâ midzo sé va repètrè dein on cabaret, après quiet demandè âo pintier se poivè lo menâ tantqu'â L., avoué sé mallès.

— Bin se vo vollaï, fe lo pintier, et ye dese à son vòlet d'appliyi et d'allâ mettrè sa roulière dè la demèindze po allâ menâ cé monsu. Cè vòlet étai on tot boun'einfant, mâ on bocon simplliet, assebin quand furont via, lo comi que ruminâvè se n'affèrè l'âi desè que se l'é-tâi conteint dè li et se fasâi son servico bin adrai, y'arâi on étio nâovo dè bouna-man por li. L'autro, coumeint vo peinsâ, étai dza conteint qu'on bossu, kâ l'é-tâi rà quand l'avâi 'na plliagua.

Quand furont don su la grand'route, fasâi 'na raveu dâo tonaire et cé dzo que ne fasâi pas non plliè lo pe petit revolin dè bise, assebin lo comi, qu'é-tâi tot ein nadze, trè sa veste et

lo vòlet, que châvè, trè sa roulière assebin et la fourré dezo son prussien.

On pou pe llien lo comi fé : Quant à mè, l'âi tigne pas, tant fâ tsaud, su tot dèpourent, y'è lè regolès que mè caòlont pertot, mè tsaussès s'allietton à mè tsambès tant ye châ, assebin io ia dè la geina, min dè dzouie, m'ein vé lè sailli ; allein fédès z'ein atant ! Et le vouaiquie à trèrè sè tsaussès ; mâ l'autro ne coudessâi pas sailli lè sinnès ; sè peinsâvè : Quin gaillâ c'est cein portant, cé monsu a dâi brelairès dè fou ! et s'on reincontrâvè dâi damès et dâi damuzallès, on iadzo ein pantet dè tsemise, que dâo dianstro deront-té ein no veyant dinse ! Quinna vergogne !

— Ah ! qu'on est bin à se n'éze, ora ! fasâi lo comi-voyageu. Allein ! trèdès lè voutrès assebin et vo mè derâi se n'é pas réson !

Lo vòlet renasquâvè adé, mâ sè desai : Ne faut pas lo contredèrè et ni lo tsecagni po clia lubie que l'a, se ye vu avâi la rionda que m'a promet, adon ye trè assebin sè tsaussès et lè fourré dècoutè sa roulière, que sè don trovâ rein qu'avoué son tsapè, sa tsemise et sè solâ.

— N'est-te pas qu'on est bin dinse ? fasâi lo comi.

— Bin oï, mâ ne sé pas !... se passâvè caougon ?

Quand furont arrevâ à dou âo trâi menutès dè L., lo comi fâ adon état dè sè motsi' et dè laissi corre perquie bas son motchâo dè casteta !

— Hué ! Hué ! arrètâ ! allâ-vâi vito mè queri mon motchâo, se vo plliè !

L'autro châte avau lo tsai et tracè après lo motchâo qu'avâi prevolâ dein on terreau, on bet pe llien.

Tandi cé teimps, l'autro attrapè lè guidès, écourdâtè la cavala et tandi que la bête tracivè coumeint on einludzon contrè lo veladzo, ye reinfatè sè tsaussès et sa veste.

— Arrètâ ! arrètâ ! bouailâvè lo pourro vòlet que caminâvè et tracivè qu'on sorcier, ein pantet, po poâi rattrapâ lo tsai.

Mâ, l'appliâ tracivè adé râi què balla, quand bin lo farceu fasâi état dè rateni avoué lè guidès et dè veri la segnâolè po serrâ lè ruès, mâ, lo vaudâi la verivè dâo crouie côté ; assebin lo tsai ne s'est arrètâ què dévant la pinta io lè dou comi s'étiout bailli rendez-vous.

Cè dâo matin l'âi étâi dza.

— Ora vins vairè ! se l'âi fâ cé que vegnâi du Mâodon.

Adon, ye vont quie dévant et l'ont recaffâ que dâi sorciers ein véyant arrevâ lo pourro vòlet, ein pantet dè tsemise, tot èsoclia, qu'avâi dâ passâ onco dévant lo borné io y'avâi n'a grossa buia et cliào fennès, totès épouirées dè vairè l'âo z'arrevâ contre on gaillâ dinse vetu aviont traci sé remisâ asse rudo què dâi dzenelhès que véyont lo boun'osé.

Quand lo vòlet fut arrevâ à la pinta sè dépatsè dè reinfelâ sè tsaussès ; l'on met la fauna su lo pourro égâ qu'avâi soi-disant prâi lo mor, l'ont fifâ lè dix botollies d'Epesses, pu lo farceu dè comi a bailli dè bon tieu la rionda âo valet. L'avâi ma fai, bin affanaè ! C. T.

Soupape musicale.

Sous ce titre, nous lisons cette amusante boutade dans les récits de voyage du père Huc :

En 1840, nous voyagions en chariot dans la province de Péking. Notre catéchiste, ancien maître d'école, escortait la voiture, monté sur un âne magnifique, si plein d'ardeur et d'agilité, que les deux mulets de notre attelage avaient toute la peine du monde à soutenir la rapidité de sa marche. Cet âne était si pénétré de sa supériorité, il en était si fier, qu'à peine il apercevait ou sentait de loin un de ses collè-

gues, il se mettait à braire avec une fatuité insupportable.

Il y avait dans le timbre de sa voix et dans les modulations qu'il savait lui donner quelque chose de si provocateur, que tous les ânes des auberges environnantes, entraînés probablement par l'influence de son fluide magnétique, ne tardaient pas à se mettre de la partie et à braire aussi de toute leur force. Il résultait de là un si étourdissant concert, qu'il n'y avait plus aucune possibilité de fermer l'œil.

Un jour que notre catéchiste nous vantait les qualités supérieures de son âne... « Ton âne, lui dimes-nous, est une mauvaise bête. Depuis que nous sommes en voyage, il est cause que nous n'avons pas dormi un seul instant. »

— Il fallait me le dire plus tôt, répondit-il, je l'aurais empêché de chanter.

Comme notre catéchiste était parfois d'humour facétieux, nous primes son observation pour une plaisanterie. Le lendemain matin nous trouvâmes cependant que nous avions dormi profondément ; nous étions comme rassasiés de sommeil.

— L'âne a-t-il chanté cette nuit ? nous demanda le catéchiste aussitôt qu'il nous aperçut.

— Peut-être non ; en tout cas nous ne l'avons pas entendu.

— Oh ! pour moi, je suis bien sûr qu'il n'a pas chanté ; avant de me coucher j'avais pris mes précautions... Vous avez dû remarquer sans doute, que lorsqu'un âne veut chanter, il commence par lever la queue et la tient tendue presque horizontalement tant que dure la chanson. Eh bien, pour le condamner au silence, il n'y a qu'à lui attacher une pierre à la queue et l'empêcher de la lever.

Nous regardâmes notre catéchiste en souriant comme pour lui demander s'il ne se moquait pas de nous.

— Venez voir, dit-il, l'expérience est là.

Nous allâmes dans la cour et nous vîmes en effet ce pauvre âne qui, avec une grosse pierre suspendue à la queue, avait beaucoup perdu de sa fierté ordinaire. Les yeux fixés en terre et les oreilles basses, il paraissait profondément humilié ; sa vue nous fit compassion, et nous priâmes notre catéchiste de lui détacher la pierre. Aussitôt que l'animal sentit son appendice musical en liberté, il redressa d'abord la tête, ensuite les oreilles, puis enfin la queue, et se mit à braire avec un prodigieux enthousiasme.

Boutades.

— Qu'as-tu donc, pour être si triste ?

— Hélas ! mon pauvre ami ! Figure-toi que je perds mes cheveux !

— Vraiment, c'est là tout. Tu y tenais donc bien ?

— Je te crois. C'était un souvenir de famille. Ils me venaient de ma mère.

Chez le marchand de vins. Deux ouvriers intermittents discutent sur les questions les plus ardues de l'économie politique et sociale.

— La division du travail ? dit l'un ; c'est bien simple. V'la deux verres et deux soucoupes : je bois les verres, et toi, tu payes les soucoupes !

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, rue Pépinet, LAUSANNE rue Pépinet, 3.

AU RABAIS

Couleurs anglaises en godet pour l'aquarelle

DE LA MAISON WINDSOR ET NEWTON

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.